

art press

JANVIER 2020 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

HANS HAACKE INTERVIEW

LARS FREDRIKSON REBECCA HORN

PHOTOGRAPHIE : L'IMAGE AU DÉFI

PRIMITIVISMES INTERVIEW DE PH. DAGEN

ARCHIVES DE LA CRITIQUE D'ART : 30 ANS

FÉMINISMES ! COLLECTION VERBUND

KÄTHE KOLLWITZ FRÉDÉRIC PAJAK

PETER HUJAR
DAVID WOJNAROWICZ

473

CAN 13.60 \$/CA - USA 13.99 \$/US
DOM 9.20 € - PORT CONT 9.20 €
BEL ESP-ITA 9.90 €
Gr. 15.50 ₪ - MAROC 95 MAD

M 08242 - 473 - F: 7,10 € - RD



WOLFGANG NATLACEN

du cimetière au terrain de foot

interview par Jacqueline Caux

■ **Quels sont les principes qui guident vos créations qui se situent toujours dans un espace situé entre l'art et quelque chose qui ne serait pas que de l'art ?** Ce qui me vient d'abord à l'esprit, c'est la notion de substitution. Tous mes projets ont quelque chose à voir avec cette notion, sans que je sache vraiment à quoi cela répond. S'agit-il d'interprétations, de réminiscences ? Au cours des premières années de la vie, on transforme tout mais, ensuite, des connotations artistiques surgissent immédiatement. Par exemple, si je dis, en sortant de chez vous : j'ai envie de peindre cet immeuble en vert fluo, tout de suite une référence artistique va surgir ; or j'avais déjà cette envie-là lorsque j'avais six ans ! J'essaie de retrouver ce regard d'enfant, sans qu'il soit parasité. J'essaie de transformer, voire de m'approprier des choses très communes qui sont autour de moi et qui sont des tabous : la religion, le sexe, la mort et, en Italie, le foot.

Je vous connaissais comme photographe, notamment avec les *Fiori oscuri* – des bouquets commémoratifs d'accidents mortels à Milan –, et comme réalisateur de films – *Kopfschlag* ou *Monochrome rouge* – et puis vous m'avez surprise en réalisant cette tombe pique-nique, *momtomb* ! À l'origine, j'étais dans l'urgence d'acheter une tombe – j'avais une concession qui arrivait à terme. Or, non seulement c'était trop cher mais, de plus, j'étais confronté à la mafia du funéraire. Alors, j'ai dessiné puis réalisé une tombe pique-nique pour ma mère, qui est toujours vivante. Cette tombe est installée dans un cimetière briard [à Mons-en-Montois, en-Seine-et-Marne]. Aucun nom n'y est gravé et n'importe qui peut s'y asseoir et pique-niquer. C'est très simple, mais beaucoup de personnes ont protesté, au prétexte que c'était anti-religieux et un manque de respect. C'est faux ! Notre attitude vis-à-vis de la mort a changé il y a seulement un siècle. Nous cachons la mort hors des villes, alors qu'auparavant, nous célébrions les morts, comme on le fait encore aux Philippines et au Mexique.

Avez-vous eu besoin d'autorisations pour installer votre tombe pique-nique ? Oui, car il y a toujours des règlements, mais il est possible de les contourner. Si la tombe ne dépasse pas un mètre de hauteur, l'autorisation n'est pas nécessaire, alors même que le cimetière où elle est installée entoure une église romane classée. J'ai montré mon projet au maire ; je ne suis pas allé le voir avec une note d'intention ou en expliquant mon message. J'ai dit : « C'est une sculpture ! » Je n'ai pas eu besoin d'écrire aux Monuments historiques non plus, mais à la Drac si, en vain ! Un jour, un habitant du village est venu nous voir sculpter *momtomb*. Il a dit : « C'est scandaleux, les Italiens font une table de pique-nique dans le cimetière ! » Un de mes amis lui a répondu : « Tu es chrétien, alors tu dois savoir que, du temps du Christ, on se réunissait et on mangeait sur les tombes, on faisait des agapes ». Puis il part et, en chemin, il rencontre un habitant qui lui dit : « Tu as vu ce que font les Italiens dans le cimetière ? » Et il répond : « Tu es chrétien, à l'époque de Jésus, il y avait une certaine Agathe et ils allaient manger sur des tombes ! »

Ensuite, vous avez fait des cartes postales de ce village qui s'appelle Mons-en-Montois. C'est un village quelconque avec son monument aux morts, son église, sa mairie, son bureau de tabac... J'ai réalisé vingt et une cartes postales ultra-classiques et je les ai distribuées gratuitement, comme un souvenir. Beaucoup de personnes pouvaient y retrouver leur propre village. Tous les habitants ont reçu leur pack de cartes postales et la plupart ont eu peur : ils ont appelé la mairie et ont demandé la raison pour laquelle ils avaient reçu ces cartes postales, s'ils devaient de l'argent à quelqu'un, s'ils devaient les rendre...

Vous voulez pousser la substitution plus loin et vous présenter aux élections municipales... Oui, dans ce village où vivent 525 habitants ! D'ailleurs, je me suis offert la *Politique*

Wolfgang Natlacen est un jeune artiste franco-italien, photographe, réalisateur et plasticien, qui multiplie les territoires de l'art en marge : tombe, urnes funéraires, cartes postales, ex-voto, et même club de football. Jeu sur le réel et la fiction, sur la substitution et la disparition, son œuvre a surtout l'autodérision pour moteur.



Carte postale de « momtomb ». Projet « Mons/Snow » sur Mons-en-Montois. 2015. Postcard

pour les nuls. J'ai préalablement acheté un nom de domaine de la commune et obtenu le .fr. L'Afnic [Association française pour le nommage Internet en coopération] a donné son accord à la lecture de mon dossier, le meilleur jusqu'à présent. Mais je ne dois absolument pas me faire élire !

Vous avez dit que le foot était tabou ? Non seulement le foot est une religion, mais c'est aussi de la politique, surtout en Italie. À Milan comme à Rome, il y a des guerres entre les clubs de droite et les clubs de gauche et, à Naples, il y a eu un saint qui s'appelait Diego Maradona ! Dans ce sport, il y a une dimen-

sion qui dépasse de très loin le simple terrain de foot. Dans un livre sur Pasolini et le foot [*Il Calcio Secondo Pasolini* de Valerio Curcio], on peut lire que, lorsqu'il habitait dans le Frioul, Pasolini avait créé une équipe qui s'appelait la Société artistique et sportive de Casarsa. Son objectif était de faire des expositions et de jouer au foot ; un peu comme mon club, le Velasca. Il ne l'avait pas conçue comme une œuvre d'art, au contraire du Velasca, mais il ne faisait pas la distinction entre le foot et l'art, alors que, pour beaucoup de personnes, c'est une frontière infranchissable, même si le foot touche quasiment tout le monde. Je suis d'ailleurs impressionné par le nombre d'artistes,

de toutes les générations, qui ont traité du foot : de Picasso à Douglas Gordon.

L'intérêt de Pasolini pour le foot était lié à sa posture spécifique vis-à-vis du populaire... Il disait aussi : « L'art est un jeu, alors le jeu est, en quelque sorte, un art. » Pour lui, le foot était un langage, pour moi aussi. Et puis, que ce soit dans l'art ou dans le foot, on parle le même langage : y compris celui du marché. Je rencontre les mêmes personnes, les mêmes agents, les mêmes galeristes, les mêmes individus qui veulent faire carrière. Plus poétiquement, on trouve la même grâce chez certains joueurs et chez certains artistes.



Vous établissez un parallèle entre le marché de l'art et le marché du foot, mais vous, dans quel interstice vous situez-vous par rapport à cette question du marché ? Le Velasca se situe entre ces deux marchés, c'est là son vrai lieu d'existence. Ce côté indéfinissable de tous mes projets est ce qui m'intéresse le plus. Avec le Velasca ou d'autres projets, ma liberté crée son propre mode de fonctionnement. Deux territoires se mélangent. Ce n'est pas du street art, ce n'est pas une peinture, ce n'est pas une sculpture, même si c'est une expression publique. Ces projets vivent et se mélangent avec la réalité, ils ne sont pas coincés dans une galerie.

DU DRAME À LA NARRATION

Alors, comment ça fonctionne ? On a un sponsor technique et un sponsor artistique. Chaque année, je choisis un artiste différent qui conçoit nos maillots. Ainsi, au cours d'un match, on voit onze œuvres d'art qui se déplacent sur le terrain, c'est unique ! [Rires]. Mais cet artiste doit accepter de jouer le jeu et, en quelque sorte, devenir le mécène des autres artistes qui, eux, créent des objets utiles pour le club. Un rapport humain doit aussi s'établir et il faut également qu'il y ait de l'humour. Les artistes Régis Sèneque, Zevs, Jiang Li et Pascale Marthine Tayou ont été des perles, ils ont

tout de suite saisi le projet ! Il en va de même avec le sponsor technique qui, depuis deux ans, est le Coq sportif. Or, chercher un sponsor – comme chercher un artiste – suppose un savoir-faire subtil, un peu *borderline* : qu'est-ce qui fait partie de l'œuvre, qu'est-ce qui fait partie de la « réalité » ? Ces recherches font partie du projet, de la narration. Il y a un chapitre qui pourrait s'intituler « Chercher des sponsors qui

s'amuse ! » Je ne sais pas vraiment ce que le Coq Sportif fait avec le Velasca – même si je comprends ses intérêts économiques ou stratégiques – mais... il s'amuse ! Ainsi, « un des deux nouveaux maillots de Pascale Marthine Tayou revient à 100 euros, or il est vendu 44 euros, il y a donc un problème ! [Rires]. C'est une transformation, une substitution, un jeu... « Qui perd gagne », me rappelait Pascale.



Vous situez-vous dans l'éphémère ou bien gardez-vous des traces ? Vous filmez, vous faites des photos ? Au départ, ma base est toujours la photo. Or un film, c'est quoi ? C'est vingt-quatre photos par seconde et c'est de la narration. Au début, je me disais : « Si tu es un cinéaste, tu dois filmer », mais c'est terrible d'attendre une subvention ! Alors je me suis dit : « Je peux raconter des histoires et faire participer les spectateurs à un rêve, peu importe le format ou le médium. » Cette narration se développe notamment sur Instagram. Tout est archivé. Le Velasca communique beaucoup sur les créations, les erreurs, les imprévus, les entraînements et donc les matchs. Lorsque le Velasca gagne, les supporters et les collectionneurs sont contents ! Mais, pour moi, ce n'est pas ça l'objet, parce que l'art ne se limite pas au terrain de foot. Il y a peu de temps, j'ai dessiné un ex-voto pour les joueurs qui se blessaient souvent. Je suis allé voir un ami sculpteur d'art sacré et je lui ai montré ce dessin. Il l'a réalisé et on l'a exposé dans un kiosque « galerie », dans une rue de Milan. Cette année, je vais travailler avec un compositeur de musique concrète, Arden Day. Je vais fabriquer, pour les supporters, le « mégaphone préparé » – après le piano préparé. Chaque fois qu'ils prononceront des injures, leurs voix seront modifiées parce que, pour chaque injure, j'ai 60 euros d'amende ! Toutes les œuvres vivent ; ce côté organique des projets est comme une frise qui se dessine ! On ne le trouve pas dans des galeries,



même si, désormais, le Velasca expose dans des lieux étranges, tels que Spazio O', Edicola Radetzky, à Milan, ou Skip Gallery, à Londres.

Si une galerie vous proposait de «travailler» à partir du projet Velasca, comment réagiriez-vous et qu'aurait-elle à vendre?

Cela dépend du contexte. S'il y a un jeu et une liberté, je ne dis pas non. Je ne dis pas qu'il ne faut pas vendre mais, jusqu'ici, chaque fois que nous avons exposé dans des galeries ou dans des centres d'art, c'étaient les moments les moins intéressants. Beaucoup de street artistes disent d'ailleurs qu'exposer dans les galeries signe leur arrêt de mort. Vendre est donc la vraie question! Survivre n'est pas aisé! Le Velasca s'auto-finance, mais personne ne touche d'argent. Actuellement, je vis grâce à la vente d'un de mes autres projets: les *Misirizzi in primis*, les urnes culbuto. C'est un objet multiple, l'urne a une histoire et une vie différente pour chaque acheteur. L'un d'entre eux est un collectionneur: il aimait la forme, mais se moquait de l'utilité. Quelques mois plus tard, il a eu un souci de santé et a dit à sa compagne: «Si j'ai une tumeur, mets-moi dans l'urne de Wolfgang!» Mon père est mort – ses cendres aussi sont dans une de mes urnes culbuto. Mon fils, qui ne l'a pas connu, peut quand même jouer avec son grand-père! ■

Jacqueline Caux est cinéaste, réalisatrice de films documentaires et commissaire d'exposition. En 2019, elle a reçu le prix d'honneur de la 9^e édition du Festival international du livre d'art et du film (Filaf), à Perpignan.

Page de gauche, de haut en bas/page left, from top:

Ex-voto pour joueurs blessés.

Maillot de Pascale Marthine Tayou pour l'A.S. Velasca.

Cette page, de haut en bas/this page from top:

«Misirizzi in primis». Urne culbuto.

L'équipe du Velasca, saison 2018-19.

(Ph. Jessica Soffiati)

Wolfgang Natlacen From graveyard to football field

Wolfgang Natlacen is a young Franco-Italian artist, photographer, filmmaker and visual artist who multiplies territories of art on the fringes: tombs, funerary urns, postcards, ex-votos, and even a football club. Playing with reality and fiction, with substitution and disappearance, his oeuvre is mostly driven by self-mockery.

What are the principles that guide your works – which always find themselves between art and something other than art?

What first comes to mind is the notion of substitution. All my projects have something to do with this notion, though I don't exactly know what it is in answer to. Are they interpretations? Reminiscence? During the first years of our life, we transform everything, but after that, artistic connotations immediately appear. For example, if I said, upon leaving your home, 'I feel like painting this building neon green', an artistic reference would appear right away; but I already wanted to do that when I was six! I try to call up this youthful view on things, untouched by outside interferences. I try to transform or even to appropriate very common things that are taboo: religion, sex, death and, in Italy, football.

I was familiar with your work as a photographer, particularly with the Fiori Oscuri – these bouquets that commemorate lethal

accidents in Milan – and as a filmmaker – *Kopfschlag* or *Monochrome Rouge* –, but then this picnic tomb really took me by surprise! Originally, I was in a hurry to buy a tomb – I had a burial plot that was about to expire. Not only was it too expensive, but moreover, I came up against the funerary mafia. I then designed and created a picnic tomb for my mother, who is still alive. This tomb is now set up in a cemetery in the Brie region. No name is engraved upon it and anyone can sit down and have a picnic. It is very simple, but many people were against the idea, calling it anti-religious and a lack of respect. But that's not true! Our attitude towards death changed only a century ago. We hide death outside our towns now, when we used to celebrate the dead, like they still do in the Philippines or in Mexico.

A TOMB AND A SCULPTURE

Did you need a permit in order to install your picnic tomb?

Yes, because there are always regulations, although it is possible to circumvent them. If the tomb is no taller than one meter, a permit is not necessary, even though the cemetery itself surrounds a listed historical Romanesque church. I showed my project to the mayor; I did not show up with a statement of intent, nor did I explain my message. I simply said, "It's a sculpture!"

There was no need to write the Monuments Historiques either, but I did write the Direction Régionale des Affaires Culturelles, to no avail! One day, a villager came to see us



while we were sculpting *momtomb*. He said, "This is outrageous, Italians making a picnic table in a cemetery!" One of my friends replied, "You are a Christian, so you must know that in Christ's time, people gathered and ate on tombs, they held agape feasts." He then left and met another villager on his way, who said, "Have you seen what the Italians are doing in the cemetery?" And he replied, "You are a Christian, in Jesus's time, there was woman called Agatha, and they would eat on graves!"

Later, you made postcards of that village, Mons-en-Montois. It is an ordinary village, with its war memorial, its church, its town hall, its newsagent... I created twenty-one ultra-classic postcards and handed them out for free, like a souvenir. It could remind many people of their own village. Each resident received a pack of postcards, and most of them got scared; they called town hall to ask why they had been given these postcards, did they owe anyone money, should they give them back?

You want to take substitution even further and run in local elections... That's right, in a village of 525 inhabitants! In fact, I even bought *Politics for Dummies*. Beforehand, I purchased a domain name and obtained a .fr. AFNIC [Association Française pour le Nommage Internet en Coopération] gave its assent after reviewing my application, the best one so far. But I must absolutely not be elected!

You said football was taboo? Not only is football a religion, but it is also politics, especially in Italy. In Milan like in Rome, there are wars between right-wing clubs and left-wing clubs and, in Naples, there was a saint called Diego Maradona! There is a dimension in this sport that goes way beyond the football field. In the book about Pasolini and football [Valerio Curcio's *Il Calcio Secondo Pasolini*], it is written that while living in Friuli, Pasolini created a team called Casarsa's Arts and Sports Society. His aim was to organize exhibitions and play football; sort of like my own club, Velasca. Unlike Velasca, he had not designed his club like a work of art, but he did not distinguish between football and art, while for others, it is an impassable frontier, even if football concerns almost everyone. I cannot believe how many artists of all generations, from Picasso to Douglas Gordon, have addressed the topic of football.

Pasolini's interest in football was linked to his specific stance regarding the working class... He also said: "Art is a game, therefore games are, in a way, an art." For him, football was a language, and for me too. Fur-

thermore, whether in art or in football, everyone speaks the same language: including the language of the market. I meet the same people, the same agents, the same gallerists, the same individuals who want to make a career for themselves. And, more poetically, you find the same grace in certain players as you do in certain artists.

You establish a parallel between the art market and the football market, but as for you, which interstice would you place yourself in, regarding the issue of market?

Velasca is in between these two markets, that is where it truly exists. This indefinable aspect of all my projects is what I am most interested in. With Velasca as with other projects, my freedom creates its own way of doing things. Two territories blend. It is not street art, it is not painting, it is not sculpture, even though it is public expression. These projects live and blend with reality, they are not stuck in a gallery.

FOOTBALL AS A WORK OF ART

Then how does it work? We have a technical sponsor and an artistic sponsor. Every year, I choose a different artist to design our jerseys. Thus, during a match, you can see eleven works of art playing on the field, and that is unique! [Laughs]. But the artist in question must be willing to play the game and, in a way, to become the patron of other artists who created useful objects for the club. We also have to build human rapport and there has to be humour, too. Régis Sèneque, Zevs, Jiang Li and Pascale Marthine Tayou have been real gems, they immediately understood the project! It is also the case of our technical sponsor for the past two years, le Coq Sportif. Looking for a sponsor – just like looking for artists – requires subtle, even borderline skills: what is part of the oeuvre, what is part of "reality"? It is part of the project of its narrative. One chapter could be titled "Looking for sponsors who like to have fun!" I don't exactly know what it is le Coq Sportif does with Velasca – although I understand its economic or strategic interests –, but... they have fun! One of Pascale Marthine Tayou's two new jerseys costs 100 euros to make, but it is sold for 44 euros, so that's a problem! [Laughs]. It is a transformation, a substitution a game... "Losers are winners", as Pascale reminded me.

Is your work ephemeral or do you keep traces of it? Do you take films or photos?

I always start with photography. What is a film, anyway? It is twenty-four shots per second and it is a narrative. At first, I thought, "If you are a filmmaker, you must film", but waiting for subsidies is just awful! So then I thought, "I can tell stories and involve spectators in a dream, regardless of the format

or the medium." This narrative often develops on Instagram. Everything is archived. Velasca communicates a lot about its creations, its designs, its mistakes, about mishaps, practice and games. When Velasca wins, fans and collectors are happy! But for me, that is not the point, because art is not limited to the football field. Not long ago, I made an ex-voto for my players who often got hurt. I went to see a friend of mine, a sculptor of sacred art, and I showed him my ex-voto drawing. He made it, and we showed it in a kiosk "gallery" on a street in Milan. This year, I will be working with Arden Day, a concrete music composer. After the "prepared piano", I will create a "prepared megaphone" for the fans: each time they hurl insults, their voices will be modified, because I have to pay a 60 euro fine for every insult! All the oeuvres live; this organic aspect of the projects is like a frieze being drawn! You don't find it in galleries, even if Velasca now exhibits more and more in odd places like Spazio O', Edicola Radetzky or Skip Gallery.

If a gallery offered you to "work" based on the Velasca project, how would you react, and what would the gallery sell? That would depend on the context. If there is fun and freedom involved, why not. I'm not saying we should not sell, but so far, every time we have exhibited in galleries or art centres, those were our least interesting moments. For that matter, many street artists say that exhibiting in galleries signs your own death warrant. Thus selling is the real question! Surviving is not easy! Velasca is self-financed, but nobody makes any money. At the moment, I live off the sales of one of my other projects: the *Misirizzi in primis*, my egg-shaped urns. It is a multiple object, the urn has a different story and a different life according to each buyer. One of them was a collector: he liked the shape but could not care less about its use. A few months later, he had some health problems and said to his partner, "If I have a tumour, put me in Wolfgang's urn!" My father died – his ashes are also in one of my egg-shaped urns. My son, who never met him, can still play with his grandfather! ■

Translation: Jessica Shapiro

Jacqueline Caux is a film producer, documentary filmmaker and curator. In 2019, she was awarded the honorary prize for the 9th edition of the Festival International du Livre d'Art et du Film [Filaf] in Perpignan.

Wolfgang Natlacen

Né en/born 1982

Vit et travaille à/lives in Paris et/and Milan

Filmographie

2006 *Monochrome rouge; l'immatrice*; 2008 *De la guerre*

2012 *Sensation*; 2013 *Overnight*

2015 *la Nuit tombée*; 2019 *DESIRE*